

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 39

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185350>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Boutades.

C'était dans l'après-midi de dimanche, au village de Penthaz. Le défilé était terminé et les troupes venaient de rentrer dans leurs cantonnements. Quelques soldats, qui avaient hâte de se restaurer et qui n'avaient rien mangé depuis de longues heures, s'adressèrent à une paysanne : « Que pourriez-vous nous servir, bourgeoise ? Nous avons les souris au ventre... Voyons, quoi que ce soit, pourvu que ça ne tarde pas trop : du jambon, du saucisson... »

— Impossible, interrompit la paysanne, tout mon salé a été vendu cette semaine.

— Eh bien, qu'auriez-vous d'autre ?

— Je ne sais trop quoi... une poule, peut-être.

— Va pour une poule, bravo ! s'écrièrent-ils ; mais dans combien de temps ?

— Ma foi, mes braves gens... pour la déplumer, il faut bien vingt minutes ;... pour la cuire... trois bonnes heures.

Vous voyez d'ici la mine de ces pauvres soldats !

* *

Outre l'accident arrivé au carabinier dont nous avons parlé, lors de la prise des travaux fortifiés d'Aclens, le bruit a couru qu'on avait entendu siffler plusieurs balles et qu'on en avait même trouvés dans quelques gibernes. Calino nous affirme que les projectiles qui ont donné lieu à ces suppositions n'étaient pas des balles, mais qu'après un examen attentif, il a été reconnu qu'on avait affaire à des raisins de la contrée, ce qui n'est guère rassurant quant à la qualité du vin de 1879.

* *

Il était bien difficile aux gourmets de se procurer une bouteille de bon vin dans les villages occupés par la 1^{re} division. On nous avait cependant affirmé qu'on trouvait de l'excellent Yvorne à l'auberge de ***. Nous nous empressâmes d'aller constater le fait. La première bouteille était très bonne ; si le vin ne venait pas d'Yvorne, il avait au moins piqué le soleil à Lavaux. La seconde, hélas, n'était, pour le même prix, que du petit nouveau coiffé d'un bouchon.

« Que diantre nous donnez-vous là, patron ?... ce n'est plus du même. »

— Bah ! pas possible !... Goûtons voir..... Estimez-moi, messieurs, mais notre cave est tellement sombre que c'est encore bien facile de se tromper.

* *

La chanson suivante faisait les délices des artilleurs genevois :

Malbrough s'en va-t-en guerre...

C'est pas vrai !

On ne sait quand il reviendra.

Tu me dis ça pour m'embêter ;

Tu m'embêtes et tu me fais suer ;

Tu m'embêêêêtes !

L'on entend, dans les champs,

Les accents les plus charmants...

Non Malbrough n'est pas mort

Car il vit encor.

Il reviendra à Pâques...

C'est pas vrai !

Etc., etc.

* *

Près de Boussens, nous regardions à l'aide de jumelles l'officier prussien dont la poitrine était couverte de décorations. Un gamin du village s'approche de nous d'un air timide : « J'aimerais bien guigner !... Est-ce un roi, monsieur ? »

— Non, mon ami ; c'est tout simplement un officier allemand.

— Ah !... fit le gamin en ouvrant de grands yeux, parce que si c'était un roi il serait habillé encore beaucoup plus beau !...

Après les opérations militaires auxquelles nous venons d'assister, l'anecdote suivante, qui nous tombe sous la main, sera sans doute lue avec plaisir :

L'homme aux pommes de terre.

Le 5 juillet 1809, veille de la bataille de Wagram, contre son habitude, Napoléon ne dormit pas du tout. Ses aides-de-camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu avec le pan de leurs manteaux ; mais, soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événements qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même, et, revêtu de sa redingote grise, il alla inspecter les bivouacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul à une heure du matin, par une nuit sombre et pluvieuse.

Arrivé à un des bivouacs où tous les hommes s'étaient endormis auprès d'un feu presque éteint, voyant des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre, il lui prit fantaisie d'en manger une, et se mit en devoir de la tirer du feu, à l'aide de son épée. Au même instant, l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et, apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

— Eh ! dis donc, monsieur *Sans-Gêne* ! si tu voulais bien respecter nos pommes de terre et aller chercher tes comestibles ailleurs !

— Mon camarade, répondit Napoléon en se faisant un *cache-nez* du collet de sa redingote, qu'il releva, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre une seulement.

— Ah ! c'est différent, passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit ; mais dépêche-toi, et demi-tour à droite, pas accéléré, file !

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir à l'invitation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

— Ne te le fais pas répéter, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment.

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres ; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le maraudeur, et déjà il l'avait saisi par le collet, lorsqu'il reconnut l'empereur.

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon :

— Mon empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un brigand ! faites-moi fusiller, j'ai mérité la mort !

— Tais-toi, lui répond Napoléon en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades qui ont besoin de repos.